

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 13.—Samedi, 2 aout 1884
Bureaux : 25, rue Saint-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS:
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



MARSEILLE. — En quarantaine. — Entrevue, à la Santé, d'un officier de marine avec sa famille.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 2 août 1884

SOMMAIRE

TEXTE : Troisième tirage de nos primes.—Entre-nous, par Léon Leduc.—Vieux clichés.—Education et profession, par C.—Marseille : En quarantaine.—La France à Madagascar.—La Chambre No. 7, par Raoul de Navery.—L'élection présidentielle aux Etats-Unis.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Marseille : Entrevue, à la Santé, d'un officier de marine avec sa famille.—J.-G. Blaine, candidat républicain à la présidence.—S.-G. Cleveland, candidat démocrate à la présidence.—J.-A. Logan, candidat républicain à la vice-présidence.—T.-A. Hendricks, candidat démocrate à la vice-présidence.—Madagascar : Une famille de campagnards habitant dans l'intérieur de l'île.—Un village Malgache.—Gravure du feuilleton.

TROISIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

Le troisième tirage des PRIMES du MONDE ILLUSTRÉ—numéros du mois de JUILLET—aura lieu LUNDI prochain, à huit heures du soir, dans la grande salle de *La Patrie*, n° 35, rue Saint-Gabriel.

ENTRE-NOUS

Grande nouvelle ! grave affaire !

La générale (c'est une jeune fille de vingt ans), de l'armée du salut, a été arrêtée dernièrement à London (Ontario), pour avoir battu du tambour dans les rues de cette ville.

L'armée du salut, comme vous le savez déjà, est une société d'hommes et de femmes qui se promène de ville en ville, prêche la tempérance à sa manière, donne des conférences et se fait même mettre sous clef. Elle va venir à Montréal.

La générale, ayant donc battu du tambour contrairement aux règlements de la ville de London, fut arrêtée, jugée et condamnée. Elle en appela du jugement qui fut cassé, car il paraît qu'il y a différentes manières de jouer de cet instrument harmonieux qui a nom tambour, une manière municipale et une autre anti-municipale.

Allons, tant mieux, et nous pourrions contempler plus vite les traits de la jolie générale.

* *

Pendant que l'armée du salut se couvre de ridicule dans la province d'Ontario, les hôteliers sérieux de Montréal entreprennent une œuvre qui leur fait réellement honneur, et qui sera continuée chaque année, je l'espère.

Ils organisent un pique-nique qui aura lieu le 6 août, c'est-à-dire dans quatre jours, à "Elmwood Grove," à la Longue-Pointe, et dont les bénéfices seront distribués à l'hôpital Notre-Dame et à l'hôpital Anglais.

Il y aura du monde et du beau et bon monde, j'en suis certain ; les maires de Montréal et des municipalités voisines sont invités, ainsi que les échevins de Montréal, les juges, les députés, les présidents des principaux clubs, etc.

Les personnes qui dirigent cette affaire tiennent toutes des maisons de premier ordre, et il suffit de citer quelques noms pris au hasard pour s'en convaincre : MM. Guest, Rabat, Donne, Reinhardt, Hogan, Larin, Gravel, etc.

J'ai l'air de faire de la réclame quand je suis à cent lieues d'y penser, je constate un fait et je suis heureux de voir que ces hôteliers, que l'on accuse toujours de vivre aux dépens de la société, ont au contraire pensé à lui venir en aide et à verser leur quote part dans le tronc des pauvres.

* *

Du reste, ce ne sont pas les établissements tenus par les organisateurs de cette fête, donnée au profit de nos institutions de charité, que l'on veut supprimer et qui occupent tant, depuis plusieurs années, l'attention de nos législateurs. Ce ne sont pas les maisons bien tenues, où tout se passe au grand jour et où tout est conduit avec prudence et honnêteté que l'on veut fermer.

Non, loin de là, mais ce que l'on veut faire disparaître, avec raison, ce sont ces trous infectes où un individu, gros, gras, fort et bien portant passe son

temps à son comptoir du premier janvier au trente-et-un décembre, dimanches compris, à remplir des verres de boissons frêlées qui rendent fous et hébètent ceux qui les absorbent ; ce sont ceux qui encouragent, le samedi, l'ouvrier à boire, à boire encore, à boire jusqu'à ce qu'il l'ait rendu semblable à une brute et qu'il lui ait soutiré ce qu'il a gagné.

Pour ceux-là, pas de grâce, et il faut espérer que la loi définie une fois pour toute, permettra d'arriver bientôt à ce résultat.

* *

Une autre belle action est celle qui a été faite par la Société Saint-Jean Baptiste, de Worcester, Mass., qui, n'ayant pu venir se joindre aux sociétés sœurs, lors de la grande fête du 24 juin a néanmoins voulu y coopérer d'une manière pratique, et c'est ce qu'elle a fait en envoyant la jolie somme de \$125 à la Société de Montréal, pour être versée au fonds du monument national.

Certes, voici un bel exemple qui sera, je le crois, suivi par toutes les autres sociétés du Canada et des Etats-Unis.

Car il faut bien l'avouer entre-nous, si la démonstration de juin a eu un immense succès au point de vue national, il n'en a pas été tout à fait de même sous le rapport pécuniaire. Je ne veux pas dire qu'il y ait eu déficit, puisque nous n'avons pas encore le rapport, mais si j'en crois les on dit, le résultat ne serait pas très brillant.

Quoi qu'il en soit, il nous faut des fonds, et pour en avoir il suffira d'un peu de nerf, il faudra oublier les petites jalousies de clocher pour ne penser qu'au monument qui doit être érigé à Montréal.

Il faut organiser des piques-niques, des excursions pendant l'été, puis des concerts, des soirées dramatiques, des conférences littéraires pour les longues soirées d'hiver, et en envoyer le bénéfice au président général de l'Association Saint-Jean-Baptiste.

* *

Il nous faut un monument splendide, digne de notre race, de notre nombre et de nos aïeux ; il faut laisser à nos descendants un panthéon dont ils puissent être fiers et qui les encourage à suivre les traces de leurs devanciers.

Dans ce monument doivent prendre place, au dehors, les statues de nos évêques et prêtres célèbres, de nos poètes, de nos écrivains, de nos peintres, de nos sculpteurs, de nos hommes d'état, de nos découvreurs, de tous ceux en un mot qui ont fait honneur à notre chère Nouvelle France.

Il nous faut à l'intérieur des musées de peinture, de sculpture, d'histoire naturelle, de botanique, d'antiquités, de souvenirs historiques, etc.

Il nous faut une salle vaste où se réuniront les délégués des sociétés canadiennes, éparpillées sur tout le continent, pour y discuter les grandes questions nationales, pour y prendre le mot d'ordre, donner des conseils, des renseignements, en puiser d'autres, et d'où ils partiront joyeux, heureux, surs d'eux-mêmes, sachant que tous, phalange serrée, uniront leurs efforts dans un seul but grand et noble.

Mais pour cela, je le répète, il faut de l'argent, beaucoup d'argent.

Allons, du courage. Soyons tous dignes de Worcester, et de suite : à l'œuvre !

* *

Vous ne pouvez pas ouvrir un journal depuis un mois sans y lire au moins une colonne de nouvelles du choléra et une autre colonne de remèdes tous plus infallibles les uns que les autres.

Il est de fait que la situation n'est pas gaie à Toulon, à Marseille et à Arles, où l'on constate une moyenne de 20 à 25 décès par jour.

Mais l'épidémie vient d'être encore augmentée d'un nouveau malheur, la famine qui menace les villes pestiférées.

C'est du reste ce qui arrivera si l'on ne prend pas immédiatement des mesures sérieuses pour le ravitaillement de ces cités, actuellement complètement isolées du monde entier, où l'on ne peut ni entrer, d'où on ne peut sortir, et dont les habitants se trouvent placés dans ce terrible dilemme : mourir de faim ou du choléra.

* *

Bien que le présent et l'avenir ne soient pas très gais, il est cependant curieux de voir que les jour

naux de France ne tarissent pas de plaisanteries à l'adresse du choléra.

Il en a toujours été ainsi à chaque épidémie, il n'est pas de caricatures, de chansons, de mascarades même que l'on n'ait faites pour ridiculiser ce terrible auxiliaire de la mort.

Pourquoi, demandera-t-on, cette gaieté jaune, ces éclats de rires et ces chants joyeux qui semblent jurer avec les cris des agonisants ?

Parce que c'est l'effet le plus étrange de notre organisation de prendre la contre-partie d'une situation tendue à l'excès. L'enfant chante la nuit quand il a peur, la joie elle-même fait peur et fait pleurer, effet de nerfs.

Mais dans le cas actuel, le but de ces plaisanteries est surtout de rassurer les populations toujours trop disposées à s'effrayer outre mesure.

Il n'est pas jusqu'au mot choléra lui-même qu'on ne tente d'exclure de la langue. La cause de cette maladie, dit un savant, est un microbe, un bacille ; dites donc tout simplement que le petit bacille est à Toulon et à Marseille, et vous verrez que personne n'aura peur. Mais de grâce ne prononcez jamais le mot choléra !

* *

Profitant qu'on ne s'occupe en ce moment que du petit bacille, messieurs les dynamitards s'apercevant que la surveillance qu'on exerçait sur eux s'était un peu relâchée, viennent d'en profiter pour faire un nouveau mauvais coup.

Ils ont tout simplement fait sauter la poudrière de l'Etat, à Varsovie. Deux soldats ont été tués, un grand nombre ont été blessés, toute la ville a été secouée comme par un tremblement de terre, et la terreur s'est répandue partout.

Les coupables ne sont pas encore arrêtés, la et police n'a aucun renseignement qui puisse la mettre les traces des coupables.

Cependant, comme il faut rassurer les populations, on a décidé, à Saint-Petersbourg, que le czar—tout n'est pas rose dans le métier d'empereur—devait se rendre à Varsovie vers le milieu du mois prochain.

Inutile de dire que des précautions extraordinaires seront prises pour le protéger autant que possible. Treize mille hommes seront disséminés sur la voie du chemin de fer, qui sera examinée minutieusement, et, pour couronner toutes ces mesures, toutes les personnes habitant l'ancienne capitale de la Pologne suspectes à un degré quelconque, seront expulsées de la ville avant l'arrivée du souverain.

C'est ce que nous disent les dépêches.

* *

Un bon point à la corporation de Montréal.

Le conseil d'hygiène, cédant enfin aux demandes réitérées de la presse et des citoyens, s'est décidé à faire nettoyer les rues, ruelles et cours de la cité.

Ce n'est pas encore d'une propreté extraordinaire, mais enfin c'est moins sale, et si on continuait ce qui est si bien commencé, on pourrait espérer arriver, à l'automne, à avoir une ville à peu près présentable.

De plus, on a pris quelques mesures contre le choléra, ou plutôt on a donné de très bons conseils qu'il s'agira de suivre.

Le ciel nous a bien montré l'exemple en nous envoyant de l'eau pendant dix-neuf jours consécutifs, en ayant l'air de nous dire : "Tenez, voici de l'eau, lavez vous, mettez vos maisons, vos hangars, vos rues et vos cours."

* *

Heureusement, c'est fini, il ne pleut plus !

Hein ! mon invocation à saint Médard a-t-elle eu bon effet ? Je savais bien qu'en m'adressant directement au grand président du comité de l'eau je serais écouté.

Ah ! s'il en était de même des petits présidents de comités de même nom de toutes les villes !

Aussi, profitant du beau soleil et du ciel bleu, nos cultivateurs sont-ils tous à l'ouvrage du matin au soir, on fait les foins et on les fait vite, car il ne faut pas trop de chaleur ni trop de maturité.

* *

Nous arrivons en effet au moment critique attendu avec espérance et crainte par les cultivateurs.

Nous autres, habitants des villes, qui sommes d'une ignorance incroyable pour tout ce qui a rapport à la campagne, nous ne connaissons pas les émotions qu'éprouve l'agriculteur. Habitué à acheter notre pain tout cuit chez le boulanger, nos légumes et

notre viande au marché, nous nous plaignons de tout payer trop cher et, nous souvenant que blé, viande et légumes nous viennent de la campagne, nous ne manquons pas de nous écrier : "Que les cultivateurs sont donc heureux, ils gagnent de l'argent à ne rien faire !"

Ceci me rappelle la réponse d'un cultivateur du Manitoba à un citadin qui semblait envier son bonheur :

—Oui, dit-il, nous sommes très heureux en effet, et pour peu que les bisons oublient de passer sur nos terres, que les sauterelles ne viennent pas, qu'il n'y ait pas de sécheresse et que nous ne soyons pas inondés, qu'il n'y ait pas de gelée et que nous évitions une demi-douzaine d'autres malheurs, nous avons une chance de récolter quelque chose que nous pourrions peut être vendre.

* * *

Non, non, cela ne va pas toujours sur des roulettes dans la culture. Le produit du blé récolté est de l'argent bien gagné : il faut se lever matin et se coucher tard, il faut surtout dépenser ce que l'on nomme si bien de l'*huile de bras*, et vous le savez, la terre est basse, il est nécessaire de se courber souvent et d'avoir les reins et les muscles solides.

Vous ne pensez pas toujours à cela, avocats, marchands, employés et bourgeois en général.

En ce moment surtout le cultivateur regarde le soir comment le soleil se couche et se demande avec crainte le temps qu'il fera demain. Tout est là pour lui, c'est le pain de la famille, c'est le bois pour l'hiver, trop heureux enfin quand il n'a pas à dire en voyant l'orage :

O récolte ! o moissons, tout périt sans retour ;
L'ouvrage de l'année est détruit en un jour.

Enfin, attendons, espérons, et tous souhaitons une bonne récolte et beaucoup d'argent aux cultivateurs. La ville s'en ressentira.

LÉON LEDIEU.

VIEUX CLICHÉS

Il est grandement temps que les journalistes renoncent à une foule de vieux clichés admis comme exacts, mais qu'ils devraient au contraire reconnaître être entièrement faux.

Les belles-mères ne sont pas toujours les ennemies mortelles de leurs gendres, comme on se plaît à le dire. La reine Victoria est un exemple vivant du contraire, et je ne doute pas qu'il puisse en exister d'autres dans certains pays éloignés.

Les pères de jolies filles ne passent pas leur temps à surveiller leur charmante progéniture et à jeter par la fenêtre les galants cavaliers qui viennent faire leur cour. Au contraire, il arrive très souvent que le père se tient coi, dans l'escalier, où il passe une partie de la veillée dans des transes mortelles, craignant que le beau jeune homme ne s'en aille sans s'engager d'une manière définitive.

Tous les jeunes employés de magasins qui passent leurs grandes journées derrière un comptoir, à vendre n'importe quoi, et ce avec un salaire de six dollars par semaine, n'en dépensent pas dix au billard, dans les bars et chez les coiffeurs, à part leur pension, et ne sont pas forcés de voler leurs patrons, car il y en a beaucoup qui ne le font pas et sont très honnêtes.

Les joueurs de pianos ne sont pas toujours la terreur du voisinage, et il existe certaines campagnes où les habitants des maisons éloignées de deux milles à peine l'une de l'autre, ne s'en plaignent nullement.

Il est faux que les jeunes filles du collège Wassar (aux États-Unis), machent de la gomme d'épinette du matin au soir. Beaucoup d'entre elles étudient sérieusement l'astronomie, la botanique et autres sciences si utiles en ménage, et se contentent de mastiquer la gomme entre les repas et seulement.

Il est inutile de faire des éloges d'un livre dont on accuse réception en disant *merciements à qui de droit*, quand aucun des rédacteurs du journal qui s'exprime ainsi ne voudrait ouvrir l'exemplaire envoyé par politesse.

Il faudrait en finir avec cette habitude de dire que M. X..., que tout le monde sait être un parfait idiot, a passé de brillants examens et que l'avenir lui réserve une brillante position.

A propos de mariage, pourquoi ajouter au bas de l'annonce : "Nos meilleurs souhaits à l'heureux

couple," quand on sait que cela est payé dix cents la ligne.

Et à la suite d'une résolution, que signifient ces mots : "portent le deuil pendant un mois," quand la moitié ou les trois quarts de ceux qui l'ont proposée et votée sont très heureux du décès de leur collègue et qu'ils vont s'empresser d'en profiter.

ÉDUCATION ET PROFESSION

I.—PUISSANCE DE L'INSTINCT MORAL.—L'ÉGALITÉ PAR LA MORALITÉ

Comment un enfant fait-il son éducation morale ? Avant tout, par la protection et le secours de sa famille.

La famille peut être riche, elle peut être pauvre ; elle peut être instruite, éclairée ; elle peut être ignorante. Quelle qu'elle soit, elle sait qu'elle doit donner l'éducation morale à ses enfants. Et, à part des exceptions heureusement rares, c'est ce qu'elle fait.

Si forte est la voix de la nature, de l'instinct, de la vérité, de la justice, de l'amour paternel et maternel, que les parents même égarés, même vicieux, désirent que leurs enfants soient bons, honnêtes et vertueux.

On voit des femmes perverses se montrer ardentes à inculquer à leurs filles des principes d'honneur. On en a vu des exemples jusque dans les maisons de détention.

Un père improbe cherche tout au moins à dissimuler son improbité à son fils.

Combien de fois n'a-t-on pas entendu des jeunes gens avouer qu'ils avaient été souvent arrêtés au moment d'une tentation funeste par cette seule pensée : Ah ! que dirait ma mère !

Voici deux hommes. Ils sont inégaux par la naissance, par la fortune, par les lumières peut être ; mais s'ils sont l'un et l'autre honnêtes, scrupuleux, bons, justes, charitables, dévoués, il est incontestable que, par la seule vertu de cette première partie de l'éducation, par l'éducation morale, ils sont égaux. Mais si nous les considérons sous le rapport de l'éducation professionnelle, une inégalité regrettable ne tardera pas peut-être à devenir de plus en plus sensible, moins en raison de la différence des professions que par suite d'une différence dans la culture intellectuelle.

II.—PRÉJUGÉS QUI SE RAPPORTENT AUX PROFESSIONS

Tout homme doit avoir un état, un métier, une profession, et cela pour deux motifs.

Le premier motif est qu'il faut être capable de gagner sa vie ; il faut s'assurer une indépendance, il ne faut pas se laisser réduire au rôle humiliant de vivre oisif aux dépens d'autrui.

—Mais j'ai de l'aisance, je suis riche, dira ou pensera quelqu'un ; je n'ai pas besoin de travailler !

Riche ! vous l'êtes aujourd'hui ; vous n'êtes pas sûr de l'être demain. Un événement imprévu, une catastrophe dans vos affaires privées, une révolution, peut vous ruiner. Qui oubliera combien de nobles, riches avant 89, se trouvèrent forcés, dans l'émigration, de faire des métiers même très humbles. Heureux ceux qui s'y étaient préparés, à l'exemple d'Emile (*).

Jeunes gens, ne vous fiez pas à la fortune ! Sa roue tourne sans cesse ; et les vieillards auraient de longs récits à vous faire en vous parlant d'hommes qu'ils ont vu triompher au sommet de cette roue perfide, traînés misérables sous elle !

Le second motif d'apprendre et exercer une profession est que tout homme doit ses services à la société. Ce n'est plus ici l'intérêt qui conseille ou commande, c'est la conscience et c'est aussi la raison.

Aucun homme ne doit être inutile et oisif. C'est une perte de force pour l'intérêt général, pour la patrie. C'est une dent cassée dans une roue, c'est un anneau brisé dans une chaîne. Non seulement un pareil homme ne fait pas de bien, mais il fait du mal : il est nuisible, il est de mauvais exemple, il gêne le mouvement.

On peut dire aussi que c'est un frelon dans la ruche. On assure que dans certaines villes des États-Unis, tout jeune homme, tout homme qui ne fait rien est tellement méprisé, sa situation devant l'o-

pinion publique est tellement intolérable, que l'on voit des personnes riches ou aisées ouvrir un comptoir, fonder un établissement, une entreprise quelconque plutôt que de s'exposer à ce stigmate : "Cet homme ne fait rien."

Osons dire, malgré les préjugés, que peu doit importer, dans l'estime des esprits sensés, la profession que l'on se choisit, dès que l'on a le sentiment de pouvoir la culture exercer, qu'elle est utile et qu'elle permet la culture de l'intelligence. Parmi les professions que l'on appelle libérales, il y en a beaucoup qui sont moins utiles et qui exigent beaucoup moins de talent et d'esprit que certaines professions manuelles. Tel homme, par exemple, qui passe ses journées à copier le travail des autres, dans un bureau, sans que son intelligence ait rien ou presque rien à voir dans ce mouvement machinal de ses doigts, est assurément dans une condition inférieure (il faut le dire sérieusement) à celle d'un menuisier, d'un serrurier ou de tout autre ouvrier qui n'est pas comme lui condamné à perpétuité à la routine, et est sollicité naturellement à introduire des améliorations, des progrès dans le genre spécial de travaux auquel son devoir et son intérêt l'appliquent chaque jour. Souvent la seule différence de se costumer cause l'illusion.

C.

MARSEILLE — EN QUARANTAINE

(Voir gravure)

Le dessin de notre première page nous montre une entrevue, à la Santé, d'un jeune officier d'un navire en quarantaine avec sa famille. La scène se passe à Marseille, où l'on redouble en ce moment de précautions pour empêcher le choléra de se propager. C'est, en effet, un privilège qu'ont les officiers de marine de se rapprocher de la ville pour des cas exceptionnels. Mais avec quelles restrictions ils peuvent communiquer avec autrui ! Deux grilles, distantes d'environ trois pieds, les tiennent à distance ; à peine peut-on se donner la main, et encore faut-il, le cas échéant, que de part et d'autre on se trempe la main dans un baquet de vinaigre placé à portée. Quelle chose cruelle pour le principal acteur de la scène que nous représentons, de voir en face un bété charmant qu'il connaît à peine et une femme adorée qu'il n'a pas vue depuis de longs mois, et ne pouvoir les serrer dans ses bras ! Mais le marin est habitué à tout sacrifier au devoir, la vue des êtres aimés lui permettra d'attendre avec plus de patience l'heure de la délivrance.

LA FRANCE A MADAGASCAR

(Voir gravure)

* Madagascar a été découvert en 1506 par les Portugais, mais ce fut seulement en 1643 que la France songea à s'y fixer, en créant la Société d'Orient.

Le Malgache est généralement bien bâti, ses membres sont développés, sa taille est grande et son corps est souple. Il est de plus doué d'une physiologie douce et affable. Nu dans ses premières années, il porte ensuite des vêtements fort simples.

Les femmes, à l'égal des hommes, sont bien faites et parfois jolies, surtout sur la côte est où le croisement entre Malgaches et Européens est très accentué.

Les cases des villages ou Tananarive sont établies avec des pailles de Ravenala, liées sur une carcasse en bois amarrée elle-même purement et simplement avec des lianes.

Le transport des marchandises se fait à dos d'hommes. Les seules voies de communications sont des sentiers souvent impraticables ; ce manque de route est la plus grande force des Hovas qui se figurent encore qu'une armée européenne ne pourra jamais se rendre à Tananarive.

L'armée Malgache, contre laquelle les Français ont à lutter en ce moment, se compose actuellement d'une vingtaine de mille hommes, sans discipline et armés fort irrégulièrement. En rase campagne, le soldat malgache ne peut faire la moindre résistance devant une armée européenne.

En résumé, quoique le naturel de Madagascar ne soit pas un guerrier fort à craindre, il ne faut pas croire qu'une poignée d'Européens soit à même de s'emparer de ce pays habité par 7 millions d'individus, et il faudra à la France pour s'y fixer définitivement une expédition large sans parcimonie.

(*) Lisez les Mémoires de Mme de la Fayette, les Mémoires d'outre-tombe de Chateaubriand, du chanoine Schmidt, etc.



J.G. BLAINE, candidat républicain à la présidence.



J.-A. LOGAN, candidat républicain à la vice-présidence.



S.-G. CLEVELAND, candidat démocrate à la présidence.



T.-A. HENDRICKS, candidat démocrate à la vice-présidence.

L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE AUX ÉTATS-UNIS.



Une famille de campagnards habitant dans l'intérieur de l'île.



Tanan-Bé, ou village Malgache.

LA FRANCE A MADAGASCAR.

L. A.
CHAMBRE No. 7

PAR RAOUL DE NAVERY

I

—Docteur, dit le malade en se soulevant sur son lit, je vais mal, bien mal, et votre science demeure impuissante à me guérir. On vous dit habile, et je suis riche... Tout ce que vous souhaiterez je vous le donnerai, je vous prodiguerai de l'or si vous me rendez l'existence... Je croyais n'y pas tenir, et je m'y cramponne ! On ignore ce qu'elle vaut durant les années de la jeunesse, mais lorsque le crépuscule de la vie s'abat sur nous, épaississant son ombre, on comprend combien elle était belle, et alors on la pleure en désespéré.

—Ne vous ai-je pas suffisamment expliqué votre

—Laquelle ?
—Une famille vous restait.
—Vous voulez dire mon neveu.
—Vos neveux.
—Un seul, vous le savez, docteur, l'autre n'existe plus pour moi.
—C'est-à-dire que vous vous êtes efforcé de le chasser de votre souvenir.
—Et j'y ai réussi.
—A quoi bon mentir ?
—Mentir, moi ! en vous affirmant...
—Que Gaston de Marolles a perdu tous ses droits à votre affection...
—C'est vrai.
—Vous le répétez trop.
—Raison de plus pour que vous en soyez convaincu.
—Au contraire.
—Ainsi vous pensez...
—Que l'image de Gaston n'a pu s'effacer de votre âme.
—Quand ce serait, cette image deviendrait une obsession cruelle, irritante. Mérite-t-il le moindre

rolles, digne héritier de grands cœurs, a sacrifié sa fortune au salut d'un ami... N'étiez-vous point trop riche pour le lui reprocher ?

—Il aurait pu me consulter.

—Le temps lui manqua. D'ailleurs, la spontanéité est le propre des grands sentiments. Une dette d'honneur perdait son ami d'enfance, il paya pour lui...

—Et l'ami ne le remboursa pas.

—Il partit pour l'Amérique afin de refaire une fortune. Quant à votre neveu...

—Il devait revenir à Marolles, me supplier de lui venir en aide afin de réparer son imprudente générosité.

—Blâmé par vous, il préféra tenter seul de retrouver dans le travail plus que l'amitié ne lui coûta. Peut-être si vous fussiez montré indulgent aurait-il eu recours à votre affection.

—Son cousin se montre moins fier.

—Je reviens à Gaston, fit le docteur, il partit pour Chandernagor et s'efforça de reconstituer une fortune. Durant dix années il y travailla, le vol d'un caissier mit à néant ses efforts et il redevint pauvre.



Nous allons nous quitter, Sébas, fit le vieillard. (Voir page 103.)

situation, répondit le docteur en secouant la tête. Vous vous obstinez à ne trouver dans l'art de guérir que des diagnostics et des formules ; vous vous trompez. Vous croyez que l'or achète la santé, et vous offrez de me payer ! Je suis plus riche que vous, puisque je ne demande rien... Un jardin de deux arpents me suffit ; je possède l'art trop rare de limiter mes désirs et de borner mes ambitions.

—Vous avez tort, vous auriez gagné une fortune si vous l'aviez voulu.

—Qu'en aurais-je fait ? Je suis sans désirs, sans convoitises, sans passions. Je pourrais soulager plus de misères physiques, je me contente de guérir les douleurs morales. Vous possédez trois millions, en êtes vous plus heureux...

—Oh ! moi !

—Je sais ce que vous allez ajouter, la souffrance vous retient sur un lit de douleur.

—Et cela depuis trois années.

—Plutôt quatre que trois ; mais il existait un remède à vos maux, Dieu ménageait une consolation à votre épreuve.

souvenir, celui qui m'offensa d'une façon si grave ?

—Dites qu'il contraria vos plans, voilà tout.

—Je n'en formais que pour son bonheur.

—Il le comprenait autrement.

—C'était un fou !

—Soit ! Je n'en voudrais connaître que de pareils. Vous avez raison, monsieur, Gaston était atteint d'une folie héréditaire, celle qui coule dans les veines à travers des générations : la folie d'Henri de Marolles, le chef de votre maison, qui reçut trois coups d'arquebuse afin de retrouver dans la mêlée d'Arques le panache de Henri le Grand, coupé par une balle... C'est même depuis ce vaillant que les aînés de la famille portent le nom d'Henriot en souvenir du Béarnais... La folie de Renaud de Marolles qui, pendant une émeute, fit un rempart de son corps à Louis XIII enfant, et tomba à ses pieds devant une barricade... La folie de René de Marolles, tué au passage du Rhin... Celle de Louis de Marolles qui monta sur l'échafaud en 93... L'héroïsme varie non point dans sa nature, mais dans ses manifestations suivant les époques : Gaston de Ma-

—C'est alors que je lui offris de revenir chez moi, et que je m'engageai à lui assurer la moitié de mes biens.

—Pauvre Gaston ! avec quelle reconnaissance il accepta.

—Lui ! Il eut l'audace de me poser des conditions.

—Ne dénaturez ni sa pensée ni son langage... Il vous apprit, comme il me le révéla à moi-même, que depuis un an sa parole était engagée à miss Arinda Vebson, une orpheline aussi belle que pauvre. Il ajoutait que si vous consentiez à la recevoir, il se ferait une grande joie d'accourir à Marolles après la célébration de son mariage... Vous aviez d'autres vus sur Gaston, vous lui ménagiez une riche alliance, avec la fille d'un de vos compagnons de jeunesse, et vous lui répondîtes que jamais vous ne consentiriez à reconnaître une étrangère pour votre nièce. L'ultimatum terminant votre lettre était dur, il froissa profondément Gaston qui s'efforça vainement de vous faire revenir sur cette détermination. N'y pouvant réussir, il renonça à une fortune qu'il eut payée au prix d'une infamie, et vous rompîtes

toutes relations avec lui... Six mois après, miss Arinda était sa femme, Gaston m'écrivit alors pour me supplier d'intervenir près de vous, et je fus repoussé comme il l'avait été lui-même.

—N'avais-je point le droit de lui imposer ma volonté puisque je me chargeais de son avenir ? Mettre des conditions à mes bienfaits était légitime, ce me semble. Il ne les accepta pas. Après la folie du dévouement qui le poussa à se ruiner pour un ami, il eut la folie de la tendresse et sacrifia mon héritage pour une jeune fille de race étrangère. S'il m'eût aimé, Gaston aurait agi autrement, et il recueillerait aujourd'hui le prix de sa condescendance. Mlle de Liguerville, que je lui destinais, est devenue marquise d'Esbars, son père vient de lui laisser quatre millions... quatre millions et une jolie femme ! Voilà ce que je lui réservais... Que m'a-t-il préféré ? La misère et une créature qui peut être jolie, mais qui manquera toujours de la grâce et de l'esprit des Françaises... Et vous voudriez me voir garder pour Gaston des sentiments de tendresse, du penchant à la générosité, la volonté de le sortir de l'abîme dans lequel il s'est volontairement jeté ? Jamais ! non jamais ! Je me montre bon pour qui m'aime, et Gaston ne m'aime pas... Oh ! je sais ce que vous allez dire, il ne demande qu'à rentrer au bercail... à la condition d'y venir en famille... En famille ! Sais-je seulement s'il a pris soin de faire valider un mariage contracté à l'étranger, peut-être avec toutes sortes de facilités anglaises...

—J'ignore s'il y a songé ; ce dont je suis certain, c'est qu'Arinda Vebson peut être tranquille, Gaston l'aime uniquement ; il donnerait sa vie pour sa femme et pour Mélati... Ah ! si vous connaissiez cette enfant, presque une jeune fille, vous en raffoleriez.

—Vous vous trompez, docteur, je n'aime pas les enfants. Si je les eusse aimés je me serais marié. Elevée par sa mère, cette Arinda dont vous parlez, Mélati doit être une sorte de petite sauvage...

—Elle est si ravissante ! quinze ans, blonde comme Arinda, avec les yeux noirs de Gaston. Une bouche sériuse, une peau éblouissante. Son père lui a enseigné la peinture et sa mère la musique. Durant le voyage où je les vis à Paris, je fus émerveillé de leur charme et de leur grâce. Combien volontairement vous vous privez de bonheurs délicats !

—Je ne suis pas seul, Maxime me reste, Maxime ne ressemble en rien à son cousin, docteur. Afin de se consacrer à moi il a refusé de se marier. Qui fait ma partie d'échecs ? Maxime. Qui passe avec moi la moitié de ses soirées ? Maxime. Il me fait la lecture, il écrit mes lettres. A toute heure je le trouve prêt, attentif, complaisant, affectueux ; celui-là est mon neveu, je n'en connais point d'autre !

Tandis que le malade faisait l'éloge de Maxime de Luzarches, le Dr Sameran n'avait pu se défendre de laisser voir sur sa physionomie une expression de dédain mêlée de colère. Cependant, croyant en avoir assez dit au sujet d'une cause qu'il espérait bien gagner un jour, il détourna la conversation et écrivit une nouvelle ordonnance. Quand il le quitta, Henriot de Marolles éprouvait un visible soulagement.

Pourtant le vieillard ne se trompait point en affirmant que son état était grave. Sa vie s'en allait avec une rapidité croissante, et comme il venait de le dire au médecin, il se prenait d'épouvante à la pensée qu'il allait mourir. Orgueilleux dans le sens vaniteux de ce mot, il avait éprouvé de grandes jouissances dans le fastueux étalage d'une magnifique fortune ; son château hospitalier s'était ouvert à ses amis ; on y avait donné des fêtes dont le souvenir durait encore. Alerté, robuste, très grand, et beau d'une beauté mâle, Henriot de Marolles but à pleine coupe une jeunesse ardente. Longtemps il résista aux fatigues d'une existence surmenée, puis brusquement ses membres perdirent leur agilité, le cerveau devint plus faible, enfin la maladie le cloua sur son lit, attaquant le cœur, gonflant ses jambes, enlevant chaque jour à ce vieillard la faculté de penser et celle de se mouvoir. Désormais il ne gardait plus qu'un nombre restreint d'idées, s'y obstinant d'autant plus que leur cercle allait en diminuant.

Cependant, le Dr Sameran n'était point le seul qui eut embrassé la cause de Gaston de Marolles ; une complicité touchante réunissait un certain nombre d'hommes de cœur. Tous ceux qui avaient connu Gaston durant sa première jeunesse lui gardaient le dévouement du souvenir ; le notaire de Marolles, maître Danglebeau, vieux praticien qui tenait à

honneur d'avoir dressé les contrats de Françaises de Marolles, sœur d'Henriot, mariée à M. de Luzarches, et qui de ce mariage eut un fils unique appelé Maxime, celui-là même qui surveillait si jalousement l'héritage de son oncle. Il avait reçu le testament de Louis de Marolles, père de Gaston ; la fortune laissée au jeune homme était belle, limpide ; on a vu l'emploi plus généreux que prudent qu'en fit le noble Gaston. Certes, en sa qualité de notaire, expert en affaires, considérant les fortunes territoriales comme les seules solides et avantageuses, et jugeant chaque chose sous son aspect le plus pratique, maître Danglebeau blâmait les entraînements passionnés d'Henriot ; mais deux sentiments se combattaient sans fin dans l'esprit de l'honnête tabellion. Le notaire critiquait Gaston, l'homme l'approuvait. S'il s'abandonnait parfois à un affectueux mouvement de méchante humeur à l'égard de cet imprudent, il se le permettait seulement en présence du docteur et de l'abbé Choisel. Quand il ramenait au contraire l'entretien sur Gaston dans ses causeries avec Henriot de Marolles, il ne trouvait jamais assez d'expressions élogieuses et amicales pour parler de cet imprudent au cœur d'or qui expiait si cruellement les élans d'une âme généreuse.

Le vieux curé, qui l'avait vu naître, lui gardait de son côté une amitié paternelle, et le malade devait se défendre à la fois contre la charité de l'abbé Choisel, les conseils de Danglebeau et les reproches du docteur qui ne manquait jamais de mêler à son ordonnance des conseils d'hygiène morale, et qui lui rappelait de temps à autre que le meilleur moyen de guérir serait d'avoir pour gardes-malades Gaston de Marolles, Arinda sa femme, et Mélati sa fille.

Jamais absent ne garda tant d'avis ; jamais exilé ne conserva tant de défenseurs empressés de plaider sa cause. Et cependant Gaston ne suppliait personne de le défendre. Sûr de son bon droit, certain d'être demeuré fidèle aux lois de l'honneur avec lesquelles il ne transigeait pas, il attendait dans le calme d'une conscience pure qu'il plût à Dieu de toucher le cœur du seul homme capable de le sauver du gouffre au fond duquel il était volontairement descendu.

Certes, il le savait mieux que personne, avec sa droite raison, en raisonnant au point de vue de M. de Marolles, qu'il avait commis plus que des imprudences, des fautes ! Sa misère actuelle était bien son œuvre ! Est-ce qu'on répond pour un ami ruiné ? Se fait-on jamais le défenseur d'une cause perdue ? Ne pouvait-il abandonner à toute l'apreté de son sort ce Maurice des Ayglades, dont l'honneur allait naufrager d'une façon misérable ? Ne sont-ils pas des fous ceux qui prennent parti pour le faible, le pauvre, le malheureux ? Et Henriot de Marolles, jusqu'à un certain point, n'avait-il point raison de l'accuser ?

Et pourtant, quand il scrutait sa conscience, quand il passait l'examen de sa vie, Gaston relevait fièrement la tête et s'applaudissait d'avoir sauvé Maurice comme d'avoir épousé Arinda.

Sa grande consolation était de se savoir des amis sincères dans le village de Marolles, où il avait grandi. De temps à autre, rarement, il y apparaissait. Souvent il écrivait au vieux notaire, à l'abbé Choisel, au brave Sameran. Il les entretenait de ses travaux plus que de ses luttes, de sa femme et de son enfant plus que de sa pauvreté. Dans chaque ligne, sans qu'il s'en doutât, tant sa plume courait la bride sur le cou, il laissait voir les qualités vaillantes et tendres d'un cœur chevaleresque. On l'aurait chéri sans le connaître, rien qu'à lire ces pages empreintes de résignation touchante, de courage généreux, de tendresses ardentes. Quoi qu'il n'ignorait point la tactique de M. de Luzarches, son cousin, il ne l'accusa jamais. S'il remerciait ses amis de le défendre avec une persévérance digne d'un meilleur succès, c'est qu'il songeait à sa femme et à sa fille, deux anges dont les vertus le consolait de toutes les épreuves subies. Il ne renonçait point à l'espoir d'obtenir raison des résistances de M. de Marolles. Il savait combien sa mère, cette belle et touchante Française, avait été chère au vieillard ; quelque jour, l'âme de la sainte planant au-dessus du lit de l'agonisant, y ferait tomber la rosée d'une pitié céleste. Il pardonnerait... Avait-il donc à pardonner ? Qui donc était coupable, sinon lui, obstiné dans une haine dont l'unique cause était une vanité vulgaire.

Le Dr Sameran avait plus d'une fois éprouvé la tentation d'abandonner son malade à ce que celui-ci appelait les "bons soins" de son neveu. Chaque

fois qu'il quittait le château de Marolles, après y avoir éprouvé un échec, les deux amis qui portaient leur part d'un même fardeau, le trouvaient irrité, irritable, maudissant l'humanité en général et le vieux Henriot en particulier.

Et tandis qu'il se plaignait de M. de Marolles, défendait Gaston et jurait pour la centième fois de ne jamais remettre les pieds chez le morne vieillard, Maxime de Luzarches s'empressait de se rendre chez son oncle et d'effacer jusqu'au souvenir de cette dernière tentative.

Maxime avait quarante-cinq ans. Grand, nerveux, bien pris dans sa taille, accoutumé aux élégances parisiennes, il se gardait bien d'y renoncer et d'effacer le renom de galanterie dont il jouissait dans le pays. Il paraissait avoir à cœur de plaire à tous et de subjuguier même ceux qui gardaient le souvenir de son cousin. Il faisait la partie des vieilles femmes, chassait avec les hommes, causait musique avec les jeunes filles. De temps à autre le bruit de son prochain mariage se répandait dans les environs, ses assiduités dans un des châteaux voisins semblaient devoir donner raisons aux indiscrets. Il s'arrangeait de telle sorte que M. de Marolles en entendit l'écho. Mais lorsque le malade le questionnait avec une sorte d'angoisse, Maxime prenait dans ses mains les mains du vieillard et lui répondait d'une voix troublée :

—N'en croyez rien ! rien mon oncle. Sans doute cette jeune fille est belle, accomplie, et je n'ai pu me défendre d'être ému de sa sympathie naïve... Mais du jour où je m'abandonnerais à un sentiment absorbant, il me deviendrait impossible de vous entourer de mes soins. Je ne partagerai pas ma tendresse... j'en souffrirai, mais vous n'en verrez rien désormais.

—Maxime ! Maxime ! comme tu m'aimes ! répétait le vieillard.

Sous des formes diverses cette scène se répétait souvent. Maxime trouvait toujours moyen de persuader à M. de Marolles qu'il se sacrifiait pour lui, et le vieillard payait chaque condescendance nouvelle de cadeaux magnifiques. Il ouvrait un coffret dans lequel Maxime puisait largement, payant de temps à autre des dettes, le plus souvent renouvelant ses équipages de chasses, donnant des dîners qui réveillaient pour quelques heures les échos endormis de la vieille demeure. Le malade ne détestait pas de temps à autre savoir que la vaste salle à manger, décorée de trophées de chasse, s'ouvrait aux amis de son neveu. Il y gagnait de recevoir des visites, d'écouter la chronique du pays, d'échapper à l'ennui des longues journées, à la monotonie désolante des nuits.

Mais en dépit de l'habile stratégie de Maxime de Luzarches, afin d'éloigner tous ceux qui gardaient au cœur une sincère amitié pour Gaston, il n'avait encore pu obtenir que le vieillard se séparât d'un vieux valet de chambre nommé Sébas, attaché à son service depuis cinquante ans. Sébas avait vu naître ceux qu'il appelait encore les "jeunes messieurs," mais il connaissait trop Maxime pour le chérir, tandis que Gaston ne comptait pas d'amis plus dévoués.

Voyant à chaque heure du jour et de la nuit le vieil Henriot, Sébas, avec sa liberté d'ancien serviteur, ne manquait jamais de saisir l'occasion de prononcer le nom de Gaston. Le plus souvent Henriot lui coupait vivement la parole, quelquefois lorsque Sébas, assis sur un tabouret près de son lit, rappelait des événements du passé depuis de longues années, il revenait sur l'enfance de Gaston et s'étendait avec complaisance sur les qualités de celui qui était devenu un homme accompli. Soit qu'il dormit, soit qu'il prêtât l'oreille à Sébas, il arrivait souvent qu'Henriot n'interrompît point cette causerie, et Sébas se frottait les mains en murmurant :

—Il ne répond pas, c'est vrai, il ne cède rien encore, mais il écoute, et le blé semé germera.

En somme, il était certain de l'amitié du malade, mais non moins certain de la haine du neveu. Plus d'une fois, lorsqu'il s'apercevait de quelque trait de méchanceté ou d'hypocrisie commis par Maxime, Sébas s'en vengeait et prouvait au misérable personnage qu'il n'était pas sa dupe. M. de Luzarches guettait une occasion favorable pour irriter Henriot contre lui, mais le dévouement de Sébas suffisait pour le défendre, et Maxime cherchait vainement l'occasion de se venger.

Il crut l'avoir trouvée au moment où le Dr Sameran quitta M. de Marolles, le laissant dans un état

de surexcitation dû à l'obstination avec laquelle le médecin venait de défendre Gaston contre les accusations de son oncle.

—Sébas, dit Maxime d'une voix presque dure, vous avez dû le remarquer, les longues conversations fatiguent M. de Marolles ; la gravité de sa situation ne lui permet pas de recevoir autant de visites, vous aurez soin de refuser la porte aux indiscrets.

—Qui sont ces indiscrets, monsieur ? demanda Sébas d'un ton bas, mais dans lequel on devinait la colère.

—Mais tous ceux qui n'ont pas besoin de venir chaque jour le fatiguer par de longues conversations.

—M. Carl Chamigny, par exemple.

—Carl Chamigny ! gardez-vous bien de l'éloigner, c'est mon meilleur ami.

—Le jeune M. Lucien Grandpré ?

—Loin de le fatiguer il le distrait en lui récitant ses poésies.

—Il s'agit alors de M. Hector de Sablé.

—Vous êtes fou, Sébas, ces messieurs sont mes amis intimes, faut-il vous le redire.

—Je refuserai donc l'entrée du château aux amis de mon maître ?

—Dans son intérêt, Sébas, dans son intérêt. Du reste, cette mesure n'atteint pas tout le monde.

—Naturellement, monsieur permet à mon maître de recevoir son médecin.

—Un ignorant, ce Sameran ! je ferai venir un praticien de Paris.

—Mais enfin, jusqu'à l'arrivée de ce prince de la Science...

—Naturellement, Sameran viendra.

Sébas reprit :

—Notre digne curé doit également rester au nombre des privilégiés ?

—Dans une certaine mesure... Je suis chrétien, mais je ne crois pas nécessaire qu'on reçoive chaque jour son confesseur.

—Je comprends, dit Sébas avec une bonhomie railleuse, il faut de la mesure en tout. Quelle dose de piété monsieur permet-il à mon maître... En un mot combien de fois par semaine pourrai-je introduire près de lui M. l'abbé Choisel ?

—Une visite par mois suffira.

—Monsieur pense donc que mon maître vivra plusieurs mois ?

—Je l'espère, Sébas.

—Je me conformerai aux ordres que monsieur daigne me transmettre. Est-ce tout...

—J'oubliais le notaire.

—Pourquoi mon maître le recevrait-il désormais, son testament est fait... testament fort simple, du reste, il vous abandonne toute sa fortune et s'en remet à votre générosité pour le sort à faire à ses vieux serviteurs.

—Ils peuvent d'avance se rassurer, Sébas, je les récompenserai suivant leurs mérites, tenant compte de leur dévouement et de leur exactitude. Vous pouvez compter sur une large part.

—Et je l'aurai gagnée, n'est-ce pas, fit le vieux Sébas en relevant sa tête blanche. Oui, vraiment, après avoir éloigné du lit d'agonie de mon maître les seuls amis désintéressés qu'il garde, après vous avoir aidé à spolier son neveu Gaston, à séquestrer ce vieillard qui ne meurt pas assez vite à votre gré, vous me jetterez une part de cette richesse indignement acquise, comme on abandonne un os à un chien défendant les abords du logis. Oh ! tenez, monsieur, jusqu'ici vous avez commis bien des infamies, mais vous n'étiez pas descendu à ce point d'acheter la conscience d'un honnête homme et d'essayer de suborner celui qui mange depuis tant d'années le pain des Marolles. Assez de patience de ma part, souffrir davantage serait une lâcheté. Je sais que vous aller tenter de me faire chasser par mon maître... Peut-être y réussirez-vous... Tout est facile aujourd'hui que sa tête affaiblie reste sans volonté... Mais avant d'avoir remporté cet avantage, je vous soufflèterai avec votre infamie, et moi, valet, moi que vous comptez pour si peu du haut de votre vanité stupide, vous m'entendez vous crier : Votre conduite est infâme ! mille fois infâme ! et si le ciel est juste, vous en serez rudement châtié.

—Misérable ! s'écria M. de Luzarches en marchant vers Sébas.

—N'approchez pas davantage, répliqua le vieillard, je vous le défends.

—Je vous chasse, entendez-vous, je vous chasse !

—Voilà un mot qu'il me faudra entendre dire par mon maître avant que je quitte cette maison.

—Il vous le dira.

—J'en suis désormais certain, vous rougiriez trop devant moi.

M. de Luzarches sortit, et Sébas, demeuré seul, se frappa le front avec un double sentiment de regret et de colère.

—J'ai eu tort, dit-il, j'ai eu tort ; j'aurais dû patienter encore, patienter toujours !

Cependant, comprenant qu'il lui serait impossible d'habiter désormais le château, il monta dans sa petite chambre et prépara sa malle. A mesure qu'il rangeait de objets précieux pour lui, son souvenir se reportait vers ceux qui lui avaient donné les uns un p-trait, les autres une pipe curieuse, de beaux pistolets, des livres intéressants. Une miniature représentant Gaston enfant lui arracha des larmes.

—Je vous ai mal défendu, mon maître, dit-il, pardonnez-moi, je suis assez puni.

Quand tout fut prêt, il descendit et reprit sa place dans la petite antichambre précédant l'appartement d'Henriot.

De l'endroit où il se trouvait il entendit non point les paroles prononcées, mais de quel accent elles étaient dites. La voix de M. de Marolles semblait intéresser, celle de Maxime de Luzarches commandait impérieuse. Le maître plaçait la cause du vieux serviteur ; le maître suppliait qu'on lui laissât ce gardien soigneux, cet homme dévoué, par trois fois il insista. Mais Max me répéta plus fortement :

—Lui ou moi, choisissez !

Sébas n'entendit plus qu'un soupir.

Une seconde après M. de Luzarches parut.

—Votre maître vous demande, dit-il.

Sébas se leva tremblant et pâle, s'approchant du lit du malade.

—NOUS ALLONS NOUS QUITTER, SÉBAS, fit le vieillard, tu as manqué de respect à mon neveu... Il paraît que l'offense a été trop grave... trop grave...

—Vous en jugerez, monsieur, dit Sébas, j'ai accusé votre neveu Maxime de vouloir vous séquestrer à l'avenir, afin de capter un héritage auquel M. Gaston a des droits égaux. Je l'ai accusé d'avarice et d'ingratitude ! Si la vérité offense, j'ai dû l'offenser cruellement... Je partirai... aussi bien je ne saurais être témoin du nouveau état de choses qui se prépare. Ma place n'est plus à votre chevet si l'on doit en bannir le prêtre et le médecin.

—Les bannir ! s'écria le malade en se redressant.

—On s'y prépare du moins... Combien de jours monsieur m'accorde-t-il ?

—Huit jours, dit le malade.

—C'est bien assez, ajouta Maxime.

—En effet, monsieur, huit jours suffiront.

Le malade tendit sa main amaigrie.

—Sébas ! dit-il, mon pauvre Sébas !

—Vous comprendrez un jour combien je vous aimais, mon cher maître... je pars sans rancune contre vous, certain que vous subissez une mauvaise influence à laquelle désormais rien ne saurait vous soustraire...

Il s'éloigna en saluant, puis, brusquement étouffant un sanglot, il traversa l'antichambre et descendit l'escalier.

(La suite au prochain numéro.)

L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE AUX ÉTATS-UNIS

(Voir gravure)

JAMES GILLIESPICE BLAINE

James-Gilliespice Blaine, nommé candidat républicain pour la présidence des États-Unis, est né le 31 janvier 1830, à Indian Hill Farm, comté de Washington.

Son père était un des plus grands propriétaires de l'État.

Après avoir fait ses premières études à Lancaster, O., il entra au collège Washington, où il obtint ses degrés en 1847. Il publia à cette époque plusieurs articles remarqués dans les journaux. En 1853 il prit la direction du *Keenebec Journal*, et quelque temps après il entra au *Portland Advertiser*.

En 1858 il fut élu député pour la législature, et deux ans après il fut élu orateur de la Chambre. En 1868 il fut élu orateur au Congrès, et nommé sénateur en 1877.

Il a été candidat à la présidence en 1876 et 1880. Il a écrit, depuis, *Twenty years of Congress*, dont le premier volume seul a paru, et qui a attiré à son auteur de nombreuses félicitations.

STEPHEN-GROVER CLEVELAND

S.-G. Cleveland, candidat démocrate à la présidence, est né à Caldwell, comté d'Essex, N.H., le 18 mars 1837, d'une pauvre famille ; il est conséquemment dans sa quarante-huitième année. Tour à tour commis-marchand et instituteur, il se fit admettre au barreau en 1859, et en 1862 fut élu substitut du procureur général pour le comté d'Erie. En 1869, il fut élu shérif de ce même comté ; en 1874, maire de Buffalo, et finalement, en 1881, gouverneur de l'État de New-York.

Ce n'est pas par ordre d'ancienneté dans la vie publique qu'il en est arrivé à se faire accepter comme candidat à la présidence. C'est à son honnêteté et à sa supériorité reconnue qu'il est redevable de cet honneur.

LE GÉNÉRAL JOHN-A. LOGAN

John-A. Logan, le candidat républicain à la vice-présidence, est un *self-made man*. Il est né à Murphysboro, Illinois, en 1826. Après avoir reçu une instruction très élémentaire, il s'engagea dans l'armée, fit la campagne du Mexique et arriva au grade de quartier-maître. Puis il étudia le droit et fut élu en 1852 membre de la Législature de l'Illinois. Il était alors démocrate et il se rangea dans les rangs des républicains à la guerre de sécession, dans laquelle il se distingua et arriva rapidement au grade de général. Après la campagne il s'occupa beaucoup de politique et fut nommé sénateur.

Le général Logan est très aimé des soldats et s'est acquis également une grande réputation comme législateur.

THOMAS-A. HENDRICKS

Thomas-A. Hendricks est né dans l'Ohio, en 1819. A l'âge de trois ans, son père se transporta dans l'Indiana, qui est considérée comme la véritable patrie du candidat à la vice-présidence. Après avoir fait de bonnes études, Hendricks entra dans le barreau. En 1848, il fut élu membre de la Législature locale et s'occupa activement de la constitution de l'État. Après avoir été envoyé au Congrès et avoir exercé différentes fonctions importantes, il fut élu gouverneur de l'Indiana.

Il a été choisi à la Convention de Chicago comme candidat à la vice-présidence.

NOS PRIMES

Au tirage des primes du mois de juin, les personnes dont les noms suivent ont réclamé et touché le prix de leur prime :

A. F. Dorion, rue St-Charles, Longueuil, \$50.
Barthélemy Rondeau, boucher, à la halle Berthelot, Québec, \$25.
Louis Lapointe, 52, rue Perthuis, Montréal, \$10.
Eugène Gagnon, 51, rue Ste-Hélène, St-Roch, Québec, (deux primes : \$4 et \$1)
Eugène Rhéaume, 165, rue Ste-Catherine, Montréal, \$5.

Les personnes suivantes ont gagné une piastre chaque :

Edmond Lynd, Chambord, Lac St-Jean.
H. T. Collin, 802, rue St-Bonaventure, Ste-Cunégonde.
Charles Larose, 896, rue Ste-Catherine, Montréal.
J. Duhamel, 80, rue St-André, Montréal.
Mlle Maria Beauchemin, 15, rue des Allemands, Montréal.
N. S. Desjardins, 705, rue Albert, Ste-Cunégonde.
P. Peterson, 126, rue St-Martin, Montréal.
W. J. McEwan, 361, rue Richmond, Montréal.
Madame Philomène Pigeon, 199, rue McCord, Montréal.
P. Schink, 103, rue Labonté, Ste-Cunégonde.
C. Garnier, 1017, rue Ste-Antoine, Montréal.
Ed. Poitras, 264, rue St-Jean, Québec.
Eugène Defoy, chemin Ste-Foye, Québec.
Arthur Papillon, 264, rue St-Jean, Québec.
Louis Duchesneau, 264, rue St-Jean, Québec.
D. Spedding, 505, rue Williams, Montréal.
H. Chamberland, 307, rue Sanguinet, Montréal.
Geo. Morrisset, barrière Ste-Foye, Québec.
N. O. Ruel, 67, rue St-Valier, Québec.
Théo. Barbeau, 21, rue Notre-Dame des Anges, Québec.
E. Brodeur, 54, rue Montcalm, Montréal.
P. Jobin, 457, rue Jacques-Cartier, Montréal.
F. Dumoulin, 89, rue Vitruve, Montréal.
A. Pelland, 334, rue Fullum, Montréal.
A. Berthelette, 149, rue St-Philippe, Montréal.
J. Lepage, 58, rue de la Couronne, Québec.
L. Chattelle, Chambly Canton.
Hector Henault, Saint-Edouard.
Joseph Desautels, 203, rue Montcalm, Montréal, (deux primes.)
Dr H.-E. Desrosiers, 70, rue St-Denis, Montréal.
Mme Joseph Lessard, 221, rue Ste-Elizabeth, Montréal.
Alfred Ouillét, Londonville, Vt., États-Unis.

JOUISEZ
De la Santé et du Bonheur
COMMENT ? Faites
comme d'autres
ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins ?
"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit."
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours."
Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang."
Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète ?
"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."
Dr Phillip C. Ballou, Moncton, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."
Henry Ward, ex-colonel 69 Gardes Nationale, N.Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?
"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."
Saml Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation ?
"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."
Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria ?
"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage dans ma pratique."
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux ?
"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage."
Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorrhoides ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède."
G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."
Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades ?
"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."
Mde H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé
Faites usage du

KIDNEY-WORT
Le Purificateur du Sang.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT-BERTHIAUME,
No. 30, Rue Saint-Gabriel, Montreal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Panoramas, Cartes d'affaires,
Programmes, Lettres funéraires,
Circulaires, Affiches, etc.

Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :
Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.
Étiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

DR. H. E. DESROSIERS,
70 RUE ST. DENIS,
MONTRÉAL.

DR. J. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTRÉAL.

N. GOYETTE, BOUCHER.
MARCHE D'HOCHELAGA,
Eaux 1 et 3.

CHARLES DAVID, MAGASIN DE CHAUSSURES.
565, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL.

MATHIEU FRÈRES --- Marchands de Vins.
No. 87, rue Saint-Jacques Montréal.

PRIMES
OFFERTES CHAQUE MOIS PAR
Le Monde Illustré

1re. Prime	-	-	\$50
2me.	"	-	25
3me.	"	-	15
4me.	"	-	10
5me.	"	-	5
6me.	"	-	4
7me.	"	-	3
8me.	"	-	2
86 Primes, à \$1			- 86
94 Primes.			\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

MATHIEU & GAGNON
MARCHANDISES DE NOUVEAUTÉS.
En gros et en détail,
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.
Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

LA COMPAGNIE DE
PAPIER ROLLAND
Fabrique à Saint-Jérôme, P. Q. Bureau principal : A Montréal, rue Saint-Vincent, 12 et 14, chez J. B. ROLLAND & FILS.
Papier blanc de toute espèce.

CASTOR FLUID. (Enregistré)
Délicieuse préparation rafraichissante pour les cheveux. S'en servir tous les jours. Conserve le cuir chevelu, prévient la chute des cheveux et active la croissance. Article de coiffure de la famille. 25 cents la bouteille.
HENRY R. GRAY, chimiste, seul fabricant, 144, rue St-Laurent, Montréal. — 1 m.

LA
VIE DU CHRIST

Le gravure est de 16 x 22. A l'arrière plan se trouve une imitation d'or massif produisant un contraste magnifique, brillant et frappant avec les autres couleurs qui sont disposées avec une harmonie si parfaite qu'on n'y sent nullement l'éclat, mais qu'au contraire les plus magnifiques effets se produisent.
Au centre de cet arrière-plan se trouve un portrait de Notre-Seigneur (tête et épaules), vêtu d'une robe écarlate, tandis qu'un manteau de bleu pâle jette sur ses épaules et l'aurole de gloire qui entoure sa tête font un tableau magnifique. Un certain nombre de magnifiques grenadilles enguirlandent ce tableau. Tout au tour de ce tableau central sont d'autres scènes représentant les principaux événements de la vie de Notre-Seigneur, 10. La naissance de Notre-Seigneur; 20. L'Enfant Jésus au Temple; 30. Le baptême qui représente le Christ baptisé dans la rivière par Jean, et la descente du Saint-Esprit sous la forme d'une colombe; 40. L'entrée triomphale dans Jérusalem; 50. La résurrection de Lazare; 60. Le dernier souper; 70. La prière dans le jardin de Gethsemani; 80. Le crucifiement; 90. La résurrection; 10. L'ascension.
Un grand nombre de journaux ont fait ressortir la beauté extraordinaire de ce merveilleux tableau. Tous devraient le posséder, toute famille religieuse devrait se le procurer. Agents, c'est la plus belle offre qui vous ait jamais été faite. Rappelez-vous qu'il ne s'agit pas ici d'une peinture de noir et blanc à bon marché, mais d'un chromo-lithographique riche et magnifique en couleurs brillantes sur un fond d'or. On n'a encore rien vu qui l'égalé.
Liste des prix en gros : Echantillon par la maille, port payé, 25 cts; 3 pour 60 cents; 1 douzaine \$2.00; 25 pour \$4.00; 25 par Express, \$3.75; 50 par Express, \$7.00; 100 par Express, \$13.00; 500 par Express ou comme fret, et une magnifique montre avec chaîne, \$65.
JAMES LEE & CIE,
178 1/2, rue Notre-Dame, Montréal.

Paquet de Bijouteries Broadway

Contient : 1 parure en imitation de corail pour dames, épingles et boucles d'oreilles; 1 épinglé en imitation de corail pour châle; 1 paire de boutons en imitation de corail pour manchettes; 1 épinglé en imitation de corail pour scarf; 1 paire de bracelets pour dame; 1 épinglé pour châle ou voile; 1 anneau en pliqué d'or avec diamant pour dames; 1 anneau de fiançailles de prix; 1 bague avec améthystes pour manchettes; 1 paire de boutons, genre japonais, pour manchettes; 1 paire de boucles d'oreilles avec camée; 1 paire de boucles d'oreilles, genre Alaska; 1 parure en jais avec épinglé et boucles d'oreilles; 1 chaîne pour montre de messieurs; 1 chaîne pour montre de dames; 1 paire de boutons avec diamants, genre Alaska; 1 paire de boutons avec diamants, genre "Le George"; 1 bouton en or plaqué, pour col; 1 paire de boutons gravés pour chemise; 1 anneau avec camée pour messieurs; 1 anneau gravé pour dames portant gravé le mot suivant : "Amitié"; 1 épinglé pour chapeau de dames; 1 parure de fantaisie dorée; 1 épinglé Alaska pour devant de chemise; 1 bijou pour chaîne de montre; 1 paire de boucles d'oreilles, en corail, couleur de rose; 1 anneau pour scarf. Le tout expédié franc de port par la maille pour \$1.35. Une douzaine de paquets expédiés par express pour \$12.
J. LEE & CIE,
Montréal, P.Q.

ENFANT MALPROPRE

Un chromo, douze couleurs, grandeur 16 x 22. La vue de ce chromo vraiment splendide absorbera l'attention de toute mère qui le verra, et fera naître chez elle un sentiment profond d'admiration passionnée. Le tableau original que nous avons maintenant en notre possession est pris sur copie d'un chef d'œuvre de sculpteur dont il a reçu le nom. Ce chef d'œuvre d'art remporté, on se le rappelle, il y a quelques années, le premier prix à l'exposition universelle de Paris. Le tableau représente la femme d'un fermier qui, après une vive chasse, a réussi à mettre la main sur son fils, mauvais sujet, et est toute occupée à le débarrasser des saletés dont il a eu soin, comme tous les enfants de son âge, de se couvrir. L'expression sévère et décidée de la vieille et l'air réchigné et vicieux de l'enfant feront sourire plusieurs personnes qui, dans leur jeunesse, ont passé par la même épreuve. On croirait presque entendre la mère s'écrier : "Petit malpropre ! petit malpropre !" tandis que d'une main elle lui tire les oreilles et de l'autre l'arrose d'eau et de savon. L'enfant est dans la cuve dans laquelle l'eau ruisselle de son corps, et, à une petite distance, est la maison aussi fidèlement représentée que la nature même. Par la maille, 20 cents, trois pour 50 cents.
J. LEE & CIE,
Montréal, P.Q.

Boite synoptique d'aiguilles

Cette élégante Boite contient quatre boîtes d'aiguilles les plus perfectionnées. Prix, 25 cents. Nous venons d'ajouter à notre stock ces boîtes si élégantes et d'un genre si nouveau. Ce sont de vrais bijoux ornés de CHROMOS PARISIENS représentant au-delà de cent paysages et ravissants portraits de femmes, etc. Par la maille, 25 cents; trois pour 50 cents; 1 douz. \$1.50, 12 douz. par express \$12.00.
J. LEE & CIE,
Montréal, P.Q.

Renvoyez-nous cette annonce avec \$1.75. Nous vous expédierons par la maille franc de port, un de nos magnifiques revolver à 7 coups, plaque en Nickel.
J. LEE & CIE,
Montréal, P.Q.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-propriétaires. Bureau : Rue Saint-Gabriel, No. 25, Montréal.
J. A. RODIER, Gérant.